

Rue Maufils

Raymond Caron

Numéro 148, février 2016

La Rue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81151ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, R. (2016). Rue Maufils. *Moebius*, (148), 95–100.

RAYMOND CARON

Rue Maufile

Dans sa berline, il roule vers la côte qui le mènera en bas, jusqu'à l'enfance, jusqu'aux souvenirs les mieux enfouis.

*À l'intérieur du logement modeste de Saint-Pie-X, une éclaircie fugace laisse entrer le soleil d'automne par la porte arrière. Pour un court instant, le long couloir entre la chambre des parents et le salon prend feu. C'est le milieu de l'après-midi, et depuis le matin il neige. Dans la cuisine, ça sent la soupe au chou qui mijote sur le poêle à l'huile. Les plus vieux sont à l'école, la mère fait une sieste réparatrice après un dîner animé par les cris de la marmaille. Dans la maison, deux enfants – privés d'école, le bonheur! – profitent d'un après-midi tranquille en attendant le retour des grands. La petite fille, dans sa chambre, est plongée dans la lecture d'un *Martine*. Son frère cadet regarde la télé, le volume presque éteint pour ne pas réveiller sa mère.*

La voiture descend la côte du Palais jusqu'à la Basse-Ville. Il retourne vers son passé pour y retrouver le paysage, les lieux fondateurs. À mesure qu'il s'approche de son quartier, les maisons s'animent, tirent les racines d'un passé lointain. Il les retrouve une à une: celles qu'on a maquillées, les rares qui ont disparu, quelques-unes qu'on a abandonnées au temps et à l'usure. Celles-là ont son âge et sont mourantes.

Il gare la voiture non loin de sa maison, dans la rue où il a joué au drapeau avec les gars et dansé à la corde avec les filles. C'est une journée de cache-cache entre soleil et neige folle. Il descend de la voiture. On dirait que le temps et l'espace changent de texture.

Troublé, il lève les yeux vers un monde qui a ratatiné, le lieu où sa vie tout entière a commencé à se tracer. Est-ce l'endroit ou la vie qui a changé? Ici, tout est plus petit qu'avant, sauf les arbres, devenus matures – il doit enfin y avoir de l'ombre sur les balcons, l'été. Il se souvient de l'automne où on les a plantés. Ils étaient si petits qu'il était certain qu'ils ne passeraient pas l'hiver. Aujourd'hui, ils font presque deux fois la hauteur des plus hautes maisons. La rue Maufile est silencieuse et semble assoupie sous le couvert de neige folle. Dans les années cinquante, la rue était grouillante. Des enfants couraient partout, jouaient aux billes l'hiver, à la tag malade ou au brinche-branche l'été, se criaient des noms bord en bord de la rue, la traversaient sans regarder, au grand désespoir des mères qui perdaient la voix à force de leur crier de faire attention. Une rue presque sans voitures, bordée de maisons mal isolées et recouvertes de papier brique.

Il remonte sa rue, jusqu'au 327. C'est ici même, sur ce minuscule carré de planète qu'il est venu au monde. Dans la chambre des parents, la veille de Noël. Il observe longuement le bloc appartements rafraîchi mais aux volumes inchangés. Leur logement – tellement petit! –, c'était celui du bas, côté est. Derrière les fenêtres, les espaces sont probablement restés les mêmes. Il fait quelques pas dans la ruelle vers la fenêtre de la chambre où il est né. Il a l'impression à cet instant de fermer une longue boucle.

Aujourd'hui, moi et Dudu, ma sœur adorée, on est restés à la maison. On a peut-être attrapé la scarlatine et on ne peut pas aller à l'école tant que le médecin ne nous aura pas examinés. Maman fait un somme dans sa chambre. Étendu sur le prélat devant la télévision, je suis démonté par ce que je viens d'entendre. Je me précipite dans la chambre pour annoncer la nouvelle à Dudu: Laïka, une chienne russe qui n'a fait de mal à personne, va être envoyée dans l'espace dans un spoutnik. Elle va mourir là, toute seule, comme un chien. Dudu se moque de moi et me dit d'arrêter de me mettre dans des états pareils pour des affaires qui se passent dans des pays qu'on connaît même pas. Je crois entendre un son de cloche dans la rue. Ça doit être le guenillou qui passe pour ramasser les parapluies à réparer. Je me précipite vers la fenêtre pour

voir le bonhomme pousser sa charrette. Au lieu du guenillou, j'aperçois un homme en manteau noir qui fixe la porte de la maison, une clé dans la main. Il regarde intensément la porte, puis disparaît dans la ruelle. « Dudu, Dudu, viens voir ! Dans la rue, y'a un vieux monsieur qui reluque la maison. J'sais pas c'qu'y veut, mais y'est drôlement habillé. Pis là, y vient de partir dans la ruelle ! J'sais pas c'qu'y nous veut, mais j'aime pas ça. On réveille-tu maman ? P'têt' qu'y vient pour nous kidnapper ! »

La neige a recommencé à tomber doucement. Le quartier a la blancheur des hivers anciens. Il regarde les maisons tout près, se rappelle sans effort les noms des voisins : celle des Marceau, les propriétaires du bloc ; des Campeau, détestables ; des Fréchette, une famille d'Irlandais parlant à peine français, perdus sur un continent étranger ; des Hamel, la famille la plus dysfonctionnelle et distrayante de la rue ; et celle des Gendron, au 328, juste en face du 327.

Les Gendron, pour toute la paroisse, c'était un cas. Il entend encore madame Collin, la voisine d'à côté, une maniaque de la propreté, crier qu'« on devrait forcer la truie à Gendron à faire son ménage et à laver ses petits ». Elle n'avait pourtant jamais mis les pieds chez les Gendron. Dieu merci, car elle ne s'en serait jamais remise ! On racontait que la bonne femme Gendron n'avait pas toujours été comme ça. On disait qu'à Amqui, où elle habitait avant, ses deux plus vieux étaient morts brûlés sous leur lit dans un incendie. Ils avaient tout perdu ; lui sa maison, elle la raison. Depuis, la Gendron vivait au-dessus de la vie domestique, de la vie tout court. Le ménage, la vaisselle, le lavage, la cuisine, rien de tout cela ne la faisait frissonner. Par contre, elle lisait tout : livres, magazines et journaux. Elle était capable de parler de tout avec passion. À sept ans, elle lui a fait découvrir un pays qui s'appelait la France. C'est avec cette femme qu'il a eu ses premières vraies discussions. Mais surtout, la Gendron, c'était la mère de son seul ami d'alors, Raymond. Même prénom, mêmes affinités : la lecture, les rêves, l'*Encyclopédie de la jeunesse*.

Il détourne le regard du 328 et se dirige vers le chemin de son école, lentement, emportant avec lui les images de tous ces disparus qui ont habité son univers, il y a cinquante ans.

Depuis que l'homme est arrivé dans la rue, on s'agite dans les maisons. Derrière les rideaux, on s'interroge sur cet homme étrange habillé de noir. Certains se disent qu'ils ont déjà vu cette face-là quelque part, mais où, quand? Madame Collin téléphone à madame Hamel, sa voisine d'en face. « Rita, jette donc un coup d'œil dehors. Y'a un drôle de bonhomme avec du linge qu'on porte pas par icitte qui rôde. Sa face me dit queq'chose. » « J'le vois, là. J'sais pas c'est qui, mais mon Dieu qu'y ressemble au voisin du 327! »

Il s'arrête devant le casse-croûte des Marois – qui n'avait de casse-croûte que le nom – juste à côté de sa maison. On n'y cuisinait rien, mais il y avait un somptueux comptoir de bonbons à la cenne où il a pourri ses dents une à une. C'est là, sur les tabourets recouverts de cuirette alignés le long du comptoir, que les jeunes passaient la soirée à niaiser, les plus vieux à flirter. Hiver comme été, ils pouvaient tuer le temps à siroter un Coke, déguster lentement un chip écrasé Dulac ou lécher une crème à glace Borden.

La maison des Seminara n'a pas changé. C'étaient d'anciens forains, immigrés d'Europe après la guerre, qui entreposaient dans leur hangar un carrousel démantelé de chevaux de bois multicolores, un rêve! Dès que la porte de ce bâtiment s'entrouvrait, il se précipitait pour admirer les chevaux et les chariots. Le hangar a été démoli, comme la balançoire des Montminy à côté. Avec ses sœurs, il y a chanté *Partons la mer est beeeelle* jusqu'à s'époumoner.

Un peu plus loin, la piaule qu'était autrefois l'épicerie du bossu tient toujours debout. Seules les trop larges fenêtres du logement du bas trahissent le passé de cette maison. Il y courait presque nu-pieds, hiver comme été, pour aller chercher une canne de tomates, une boîte de Kraft Dinner ou une petite Dow que sa mère boirait en cachette.

Le 379, c'est la maison de Dédé, un de ses amis. Un garçon doux et timide, gauche avec les filles. Il y a quelques années, sa blonde est partie. On l'a retrouvé mort dans sa voiture. Il s'est fait éclater les poumons en respirant le gaz d'échappement. On dit qu'une seule aspiration a suffi.

La curiosité l'emportant, plusieurs se glissent dehors en silence et escortent à son insu le promeneur. La première à sortir est la Gendron, dans un déshabillé de soie taché de thé. Elle tourbillonne autour de l'homme, se demandant pourquoi ce visage lui est si familier. Madame Collin, dédaigneuse, garde une certaine distance. Elle préparait le souper et a gardé son tablier blanc immaculé. Le bonhomme Marois sort de son casse-croûte, un petit sac de papier brun à la main. Il y a glissé deux lunes de miel, des outils en chocolat, des petits nègres en réglisse et une soucoupe volante, son mélange préféré. Le père Campeau sort en camisole mais s'arrête sur le balcon pour regarder avec mépris passer la parade. Au 327, Dudu et sa mère restent en dedans, sa mère parce qu'elle déteste le froid, Dudu parce que ça lui ferait trop mal de respirer le parfum de la vie. En passant devant le 379, Dédé vient les rejoindre, le regard rempli de chagrin et de regret. Il tient à la main le tuyau de sècheuse qui lui a servi à s'enlever la vie. Il regarde l'homme avec envie. Il aurait son âge.

Comme il l'a fait toute son enfance sur le chemin de l'école, rendu à la 4^e Rue, il tourne à droite, au coin de la pharmacie. Il se souvient que parfois, le dimanche matin, quand c'était noir de monde, il allait y voler un IXE-13. Une fois, la Gendron l'avait vu faire, lui avait fait un clin d'œil, un sourire en coin et un signe de tête l'invitant à se sauver au plus sacrant.

Autour du promeneur, tout le voisinage s'agite, virevolte dans un grand vacarme. Plusieurs essaient de lui dire d'arrêter, de ne pas quitter la rue Maufils. En vain. L'homme poursuit lentement son chemin, sourd aux éclats de voix, comme prisonnier de sa bulle, inaccessible et pourtant si présent. Avec regret, les êtres qui papotent autour du promeneur doivent rentrer chez eux. Ils n'ont pas le droit de quitter la rue Maufils.

Il arrive à la rue Champfleury. Ici aussi, tout est plus petit. Pas de blocs appartements, pas de commerces, rien que des bungalows. Il rêvait d'habiter une de ces maisons un jour. Pas de voisins, pas de propriétaire. Il s'arrête devant le deuxième bungalow, la maison de l'Écrivaine, comme on l'appelait. La Marie-Claire qui, disait-on, s'était poussée

de chez elle à seize ans pour échapper à l'ennui profond de sa vie de famille. Plus tard, il a lu ses premiers romans et a compris. Au bout de la rue Champfleury, il aperçoit son école, si proche.

Devant le couvent Saint-Pie-X, il s'arrête, surpris d'y être arrivé si vite. Il regarde les fenêtres des classes, celles de la grande salle. Rien n'a bougé. Devant lui, la porte qu'il a franchie, terrorisé, un certain jour de septembre 1955. Sûr, il allait mourir. Ici, il a connu les pires moments de son enfance avec Mère Saint-Jean-de-Dieu, une enragée qui frappait les élèves cancre ou dissipés sur les jointures avec le tranchant de sa règle de bois. Il y a surtout connu, avec Mère Sainte-Louise-de-Jésus, des expériences d'encouragements et de réussites qui, dès sa première année d'école, l'ont façonné, ont forgé l'homme qu'il est devenu.

Figé devant le bâtiment, il est soudain pris d'une grande lassitude. Il a l'impression d'être un petit garçon de mille ans, écrasé par le poids du passé, désarçonné par tant de chemin parcouru d'une journée à l'autre. Il revient lentement vers son point de départ sans rien regarder autour. Arrivé devant le 327, il s'arrête une dernière fois et fixe la première porte qu'il a franchie pour s'ouvrir au monde. Derrière le rideau, il croit deviner une ombre furtive.

Depuis tout à l'heure, je guette le retour du monsieur. J'ai demandé à Dudu de venir voir mais elle ne veut pas sortir de son mautadit livre. Qu'est-ce qu'il veut? Qu'est-ce qu'il a à rôder comme ça? Tiens, le revoilà! Ben voyons! Y s'arrête encore devant chez nous. Notre maison est-tu à vendre? J'pense que j'vas y faire une grigne.

Derrière la fenêtre, le rideau bouge, puis s'écarte doucement. Comme dans un rêve, il aperçoit le visage évanescant d'un jeune garçon. Il a l'impression de reconnaître ces yeux pétillants. Le bambin lui fait un tata de la main et un large sourire édenté. Puis le rideau retombe.

Transpercé par une émotion qu'il n'arrive pas à nommer, le promeneur regagne sa voiture et repart vers la Haute-Ville. Machinalement, il relance le CD dans le lecteur et écoute la chanteuse : « Pourquoi suis-je venue ici, où mon passé me crucifie... elle dort à jamais mon enfance... »